

DOMINIQUE ROLIN

**Lettres  
à Philippe Sollers**

**1981-2008**

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE  
PAR JEAN-LUC OUTERS,  
ANNOTÉE PAR FRANS DE HAES

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- L'ÉPOUVANTAIL, *comédie dramatique*, 1957.  
TRENTÉ ANS D'AMOUR FOU, *roman*, 1988.  
VINGT CHAMBRES D'HÔTEL, *roman*, 1990.  
LES MARAIS, *roman*, 1991 [Denoël, 1942 ; Seuil, 1950] (Espace Nord n° 280).  
DEUX FEMMES UN SOIR, *roman*, 1992 (Folio n° 2685).  
LE JARDIN D'AGRÉMENT, *roman*, 1994.  
TRAIN DE RÊVES, « L'Infini », 1994.  
L'ACCOUDOIR, *roman*, 1996.  
LA RÉNOVATION, *roman*, 1998 (Folio n° 3293).  
JOURNAL AMOUREUX, *roman*, 2000 (Folio n° 3525).  
LE FUTUR IMMÉDIAT, *roman*, 2002 (Folio n° 3947).  
PLAISIRS. ENTRETIENS AVEC PATRICIA BOYER DE LATOUR, « L'Infini »,  
2002, nouv. éd. revue et augmentée 2019 (Folio n° 4008).  
LETTRE À LISE, *roman*, 2003.  
LETTRES À PHILIPPE SOLLERS (1958-1980), *correspondance*, 2018.

### *Aux Éditions Denoël*

- ANNE LA BIEN-AIMÉE, *récit*, 1944.  
LES DEUX SŒURS, *roman*, 1946.  
MOI QUI NE SUIS QU'AMOUR, *roman*, 1948.  
LES ENFANTS PERDUS, *nouvelles*, 1951.  
LE GARDIEN, *roman*, 1955.  
ARTÉMIS, *roman*, 1958.  
LE LIT, *roman*, 1960 (Folio n° 190).  
LE FOR INTÉRIEUR, *roman*, 1962.  
LA MAISON, LA FORÊT, *roman*, 1965 (Espace Nord n° 78).  
MAINTENANT, *roman*, 1967.  
LE CORPS, *roman*, 1969.  
LES ÉCLAIRS, *roman*, 1971.

*Suite des œuvres de Dominique Rolin en fin de volume*

LETTRES À PHILIPPE SOLLERS

1981 - 2008



DOMINIQUE ROLIN

LETTRES  
À  
PHILIPPE SOLLERS

1981 - 2008

*Édition établie et présentée  
par Jean-Luc Outers,  
annotée par Frans De Haes*

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
vingt exemplaires sur vélin rivoli  
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 20*

Ouvrage édité avec le soutien de la Fondation Roi Baudouin.



Fondation  
Roi Baudouin

## AVANT-PROPOS

### « *Je me chauffe à l'énergie Sollers* »

L'amour est-il indissociable du temps ? Du temps saisi dans sa durée ? « L'amour dure toujours, écrit Philippe Sollers, il faut simplement mieux définir ce *toujours*. D'une façon ou d'une autre, visible ou invisible, vous sacralisez quelqu'un dans son existence entière, sa respiration et sa mort. L'amour, s'il a lieu, est plus fort que la mort. Dans l'amour, quoi qu'il arrive, même aux confins de l'horreur ou de la démence, vous touchez du doigt la défaite de la mort<sup>1</sup>. » Cinquante ans, c'est la durée de cette correspondance amoureuse qui a commencé en 1958 pour s'achever en 2008 avec la maladie de Dominique Rolin. Même si ses lettres ont tendance à se raccourcir au fil des ans, leur intensité amoureuse ne faiblit pas, bien au contraire, elle se creuse, s'approfondit pour se faire immatérielle : « Une lettre de toi est beaucoup plus qu'un rectangle frémissant et bleu sur une feuille de papier, c'est un réseau de fines artères chargées de me faire vivre<sup>2</sup>. » Les lettres sont le sang vital nourrissant et irriguant le corps et l'esprit. Sans elles, le cœur s'arrête aussitôt de battre. « Sans la lettre quotidienne (celle que j'envoie, celle que je reçois), je ne mourrais pas mais je cesserais instantanément de vivre, ce qui est beaucoup plus grave, n'est-ce pas ? » S'il est un

1. Ph. Sollers, *Portraits de femmes*, Flammarion, 2013.

2. Les citations renvoient aux lettres de D. Rolin publiées dans le présent volume. Dans le cas contraire, il est fait mention de l'ouvrage d'où elles sont extraites, ou, s'il s'agit de lettres inédites, nous les signalons par astérisque.

organe que le sens commun associe à l'amour, c'est bien le cœur. Ne représente-t-on pas les amoureux comme deux cœurs battant à l'unisson ? Pour Dominique Rolin, la correspondance amoureuse opère la fusion des deux organes en un seul corps : « La merveille de l'amour, c'est ce tremblement soutenu, continu, du feu de la joie qui se renouvelle d'elle-même, de seconde en seconde, pulsations régulières comme si l'on était greffé d'un cœur de plus. » Elle est à Paris, lui, au Martray, la résidence familiale de l'île de Ré où il s'isole pour écrire. Leurs lettres quotidiennes se croisent entre ces deux points sur la carte de France.

Cette relation épistolaire entamée en 1958 se poursuit sous le signe de ce que les amants continuent de nommer tel un code secret « l'axiome » qui désigne le lien indéfectible entre amour et écriture, le lit et la page, en quelque sorte, deux surfaces lisses et blanches sur lesquelles se déposent la passion et les mots. « Qu'est-ce que vivre sinon aimer ? Qu'est-ce qu'aimer sinon écrire ? Qu'est-ce qu'écrire sinon repérer au-delà des spasmes de la difficulté, de l'impuissance et de la peur, ce qu'on sait par intuition dès la naissance ? » écrit-elle dans *Trente ans d'amour fou*<sup>1</sup>. Amour et écriture ne font plus qu'un, comme le résumant deux mots-valises : « En réalité, nous nous aimécivons, ou bien nous nous écrivaimons<sup>2</sup>. » « Quand tu dis : "Amour, travail, travail, amour, rien d'autre" c'est le vrai cru de la vérité crue. Rien n'existe en dehors de ces deux axiomes indéfiniment réversibles dans leur double reflet. J'aime donc follement mon Amoureux parce que je travaille, et je travaille follement parce que j'aime mon Amoureux. » On assiste donc à deux œuvres en train de se faire, deux œuvres que relie un canal souterrain comme dans les vases communicants, au point qu'on n'a aucune peine à les imaginer composées à deux (ou quatre) mains. Il en est donc dans l'écriture comme dans la vie : « Notre marche à deux est un véritable concerto, nous nous coulons l'un dans l'autre, c'est

1. D. Rolin, *Trente ans d'amour fou*, Gallimard, 1988.

2. Lettre de D. Rolin du 13 juillet 1976, in *Lettres à Philippe Sollers, 1958-1980*, Gallimard, 2018, p. 416.



une sorte de dialyse mentale et musculaire inouïe, personne ne peut comprendre que le paradis de l'amour commence par une prise de bras. »

Clandestinité est le maître mot de leur relation, preuve qu'il n'y aurait de véritable amour que secret. Ils s'affichent rarement ensemble sinon dans les restaurants de Saint-Germain-des-Prés qu'ils fréquentent chaque semaine, où ils sont vus « partout et par tous en dépit de notre silence. Rien ne parle plus qu'un certain silence ». Ce n'est qu'en 2000, au cours de l'émission *Bouillon de culture* où Bernard Pivot les a invités tous les deux pour parler de leurs derniers livres, *Journal amoureux* et *Passion fixe*, que leur relation sera révélée au grand jour : « L'homme que vous aimez depuis quarante ans, c'est Jim... et Jim est à côté de vous, c'est Philippe Sollers. »

Rien d'étonnant à ce que cette « passion fixe », comme la nomme Philippe Sollers, produise une création intense qui trouvera chez lui son aboutissement dans un tourbillon de romans et d'essais, un feu d'artifice permanent, parfois plusieurs livres par an, que l'écrivain récapitule dans ses lettres, table des matières *in progress*, que Dominique suit, note, classe avec une admiration fascinée. Entre 1981 et 2008, il publie *Paradis* (1981), *Femmes* (1983), *Portrait du joueur* (1985), *Théorie des exceptions* (1986), *Paradis II* (1986), *Le Cœur absolu* (1987), *Les Folies françaises* (1988), *Le Lys d'or* (1989), *Carnet de nuit* (1989), *La Fête à Venise* (1991), *Improvisations* (1991), *Le Rire de Rome* (1992), *Le Secret* (1993), *La Guerre du goût* (1994), *Le Cavalier du Louvre : Vivant Denon* (1995), *Sade contre l'Être Suprême* (1996), *Studio* (1997), *Casanova l'admirable* (1998), *Passion fixe* (2000), *Éloge de l'infini* (2001), *Mystérieux Mozart* (2001), *L'Étoile des amants* (2002), *Une vie divine* (2006), *Un vrai roman* (2007), des romans, des essais, des recueils de textes auxquels s'ajoutent des monographies de peintres : Fragonard (1987), De Kooning (1988), Cézanne (1995), Bacon (1996), Picasso (1996)... Dominique Rolin suit lettre après lettre la genèse, l'évolution et la publication de chacun de ses livres, les doutes et les hésitations aussi, comme les changements de titres. En fervente admiratrice, juchée debout

sur le balcon d'un théâtre, elle applaudit, elle exulte, elle vibre aux exploits de son héros : « Chéri, je sens ton travail à distance, Paradis 2 sera plus fort encore, c'est sûr. » Ou : « L'écho de ta Fête résonne dans ma tête avec un bruit de tonnerre. » Ou, à propos de *Studio* : « N'aie aucune inquiétude. Tu voudrais écrire un mauvais livre que tu en serais incapable. » Ou : « J'ai lu les vingt premières pages du Cézanne, et c'est tout à fait splendide, un texte combattant qu'on pourrait signer Felipe Furioso qui se déchaîne en tête de son armée ! » Ou : « Ton Denon est grand : il va stupéfier, il sera l'aérolithe de la rentrée. » Ou : « Je sors à peine du choc Bacon : ton texte est fulgurant, foudroyant aussi (il y a nuance entre les deux mots) et en même temps on sort de ta lecture comme en état d'a-pesanteur heureuse, puissante, active, libérée. » Ou : « Tu publies Picasso le héros et ça range Braque dans une armoire de grenier. » Ou : « Passion fixe sera sans doute le plus beau de tes livres, le plus absolument dominé. » Ou encore : « Ton Le secret est un chef-d'œuvre dès le départ, modulé très haut et très fort et même d'une lucidité effrayante. »

Mais le livre qui lui arrache une émotion particulière est le *Dictionnaire amoureux de Venise* (Plon, 2004). « J'ai failli pleurer de joie », lui écrit-elle lorsqu'il lui annonce qu'elle en sera la dédicataire : « La G.P.J.B.B. est si heureuse de figurer en tête du Dictionnaire Amoureux, tu n'imagines pas ma fierté ! » Le livre est, en effet, dédié « à la Grande Petite Jolie Belle Beauté ». Venise qu'elle appelle « la ville étrangère » dans ses romans, où ils séjournent deux fois par an, en mai-juin et septembre, à l'hôtel La Calcina en face du canal de la Giudecca. Une plaque commémorative y est apposée : *Ici, au troisième étage, en vue du Redentore, pendant plus de trente ans, du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, les écrivains français Philippe Sollers et Dominique Rolin ont écrit, chaque jour, printemps et automnes, dans une sérénité amoureuse parfaite, la plupart de leurs livres.* « Quand nous avons découvert Venise, nous avons eu l'impression d'être arrivés au port, à notre port, notre anse de repos et de méditation<sup>1</sup>. »

1. D. Rolin, *Plaisirs. Entretiens avec Patricia Boyer de Latour*, Gallimard, coll. « L'Infini », 2002.

Passionnée par les productions de son amant, elle s'en fait l'avocate, la protectrice indéfectible. Ainsi, visitant une librairie : « J'ai jeté un regard à l'intérieur, et je n'y ai pas vu ton Bacon, ce qui me rend furieuse, j'aurais dû en demander la raison au jeune abruti somnolant au comptoir, alors que s'étaient le Philippe Dagen (affreux format, dalle funéraire) et le Michel Leiris, c'est si scandaleux que j'ai voulu téléphoner [...] » Il y aurait même un peu partout des complots nourris par la jalousie qui se fomenteraient contre lui. C'est que Sollers est le plus grand écrivain contemporain, elle en est persuadée, veut le proclamer haut et fort, et entend s'insurger contre tous ceux (et ils sont nombreux) qui prétendraient le contraire. Il y a Kafka, Joyce, Faulkner, Proust, Céline et Sollers, c'est aussi simple que ça. Mais bon sang que fait donc l'académie Nobel ? Et lui de répondre à distance : « Nous avons décidé de ne pas attendre d'avoir le prix Nobel pour nous mettre à écrire à la dynamite<sup>1</sup>. »

Même s'agissant de compétitions sportives, dont elle ne se lasse pas, les champions, surtout cyclistes, finissent en général par rejoindre Sollers au panthéon de ses héros favoris. « J'ai regardé à la télévision l'arrivée du Tour de France et je suis formelle : c'est un des plus magnifiques exploits remportés par le corps humain, peu importe le nom du vainqueur [...]. » Comme Henri Michaux, elle est la sportive au lit : « bien logé dans mon lit et les yeux rivés sur le petit écran, mon corps s'entraîne, accomplit des exploits à travers les champions en train de se démener, qu'il s'agisse de foot ou de tennis, de boxe ou de cyclisme. Je prends du muscle, je cours et bondis, je remporte les trophées à bon compte. Au moment où je m'endors, je suis championne du monde toutes catégories sans avoir bougé d'un millimètre ». La voilà même jouant au tennis par procuration : « Je profite de l'idée que tu as repris le tennis pour me donner à moi, pauvre noix, force, élasticité, souplesse. Je fais du sport à travers ma pensée de toi, c'est un comble ! Là, blottie au creux de mon chez-moi feutré,

1. Ph. Sollers, *Passion fixe*, Gallimard, 2000.

je me muscle, bondis, mes revers et mes passing-shots sont d'une puissance tout à fait spectaculaire, la foule hurle et applaudit, bref je suis un condensé d'Edberg et Becker. » Le tennis, il en est beaucoup question dans ses lettres, qui établissent des parallèles surprenants entre ce sport et l'écriture. « Tu tapes la balle, mon Zébulon, coup droit, revers, bond en avant, en arrière, glissements ailés de tes beaux pieds, tes bras, tes yeux, ton souffle, la chaleur qui te soutient. C'est ça, écrire, quand on creuse un peu la question. Le tennis est dans ton cas une danse de création. » C'est que la posture de l'écrivain ne se résume pas à l'immobilité devant la page blanche. Il bouge sans cesse, au contraire, monte à la volée, surgit soudain au moment où on ne l'attend pas pour adresser une balle hors de portée de l'adversaire. « Tu aurais pu n'être que penseur, ce n'est pas suffisant, ça finit les pieds dans le gazon et le front soucieux (Rodin a fait ce qu'il a pu). »

Contemplant l'œuvre de son amant déployer ses ailes au firmament de la littérature, elle ne peut que jeter un regard critique, presque malveillant, sur la sienne qui ne décolle pas du sol : « Tes textes me donnent la fièvre et je ne peux m'en guérir qu'en travaillant de mon côté, à mon niveau de tortue à belle carapace, d'allure lente et bornée. » Ou : « Au fond, je ne suis qu'un écrivain soumis aux volontés du sur-écrivain dont la tâche n'est pas d'écrire mais d'entasser des éclairs\*. » Elle finit par s'en persuader, elle ne sera jamais un grand écrivain. « Il m'aura manqué toute ma vie le ça mystérieux qui fait les vrais grands écrivains. Ton ça, par exemple. Le ça de Céline, Joyce, Kafka, Dostoïevski, Faulkner and Co. pourquoi ne m'a-t-on pas donné le ça ? C'est ainsi. Il n'y a pas à discuter. » Elle tente même de se convaincre que son impuissance à rivaliser avec les grands serait le lot de sa condition de femme : « J'aurais aimé être un très grand écrivain homme, les femmes sont seulement des fourmis, impuissantes. Ça doit être étonnant, exaltant d'être toi, ou Céline, ou Voltaire, ou Proust, ou Joyce : vous n'avez jamais de véritable inquiétude quant à la portée du travail. » Sa conviction de l'infériorité du sexe féminin paraît inébranlable, en dépit de sa découverte de l'œuvre de Marguerite Yourcenar : « Peut-on parler, dans l'His-

toire, d'une Dantelle, d'une Cervantine, d'une Montaignette, d'une Chateaubriande, d'une Proustine, d'une Faulknérisette, d'une Sollersillette, etc ? »

Et pourtant, on se le rappellera<sup>1</sup>, elle fut reconnue dès son premier roman, *Les Marais* (1942), salué par Jean Cocteau et Max Jacob, elle reçut le prix Femina en 1952 pour *Le Souffle* et rejoignit son jury aussitôt après. Présence constante dans les journaux, les revues littéraires. On la sollicite pour des émissions de radio ou de télévision. On l'arrête dans la rue pour la féliciter. Comme le précise Frans De Haes, « le début des années quatre-vingt voit se succéder trois chefs-d'œuvre, une trilogie romanesque qui bouleverse les règles et conventions de l'espace dit autobiographique : *L'Infini chez soi* (1980), *Le Gâteau des morts* (1982), *La Voyageuse* (1984)<sup>2</sup> ». Ensuite, aux Éditions Gallimard, elle publiera un roman tous les deux ans, avec une régularité de métronome : *L'Enfant-roi* (1986), *Trente ans d'amour fou* (1988), *Vingt chambres d'hôtel* (1990), *Deux femmes un soir* (1992), *Le Jardin d'agrément* (1994), *L'Accoudoir* (1996), *La Rénovation* (1998), *Journal amoureux* (2000), *Le Futur immédiat* (2002), *Lettre à Lise* (2003), ainsi qu'un recueil d'essais, *Un convoi d'or dans le vacarme du temps* (1991)<sup>3</sup>. Lui ne cesse de l'encourager : « Avec Le Gâteau tu nous as fait faire un pas de géant... Ton livre me permet d'avancer<sup>4</sup>. » De même *L'Enfant-roi*, « un chef-d'œuvre, j'en suis sûr<sup>5</sup> ». Et ainsi de suite jusqu'à *Lettre à Lise*, le dernier roman publié de Dominique Rolin. « Tu m'as régénérée une fois de plus, tu le sais, le massage mental donne des résultats extraordinaires [...] », lui répond-elle. Enfin, ultime consécration, alors que son œuvre est achevée, elle fait son entrée dans le dictionnaire Larousse, ce qui lui procure une joie presque enfantine.

1. Voir l'avant-propos de J.-L. Outers in D. Rolin, *Lettres à Philippe Sollers, 1958-1980*, Gallimard, 2018.

2. Avant-propos de Fr. De Haes in Ph. Sollers, *Lettres à Dominique Rolin, 1981-2008*, Gallimard, 2019, p. 9.

3. Ce dernier aux Éditions Ramsay. *L'Enfant-roi* avait paru chez Denoël.

4. Lettre de Ph. Sollers du 20 juillet 1981, *op. cit.*, p. 28.

5. Lettre de Ph. Sollers du 10 avril 1985, *op. cit.*, p. 68.

« J'ai fait ma page », ainsi se ponctue chaque journée de Dominique Rolin. « J'ai fait ma toilette, ma page du jour est écrite. J'ai des forces à revendre<sup>1</sup>. » On assiste page après page à la lente élaboration de chaque roman dont elle confie la progression à son amant, complice dans l'effort : « je suis à la page 19. Cette obstination ridicule à marquer le chiffre m'est extrêmement utile : c'est la preuve du mouvement vers, de la progression vers quelque chose d'encore lointain, brouillé, mais qu'il faut atteindre malgré d'innombrables vents contraires<sup>2</sup>. » Et d'abord, cette question simple : qu'est-ce qu'un écrivain ? « Tout écrivain est en fait la bête noire du langage, le monstre déranger, l'empêcheur de tourner en rond. » Nous pénétrons ainsi dans l'atelier où elle nous donne à voir la cuisine intérieure de son travail où, se bousculant avec la langue, cent fois les choses sont remises sur le métier : « C'est fatal, il faut recommencer la même page à peu près dix fois avant de trouver le mystérieux tempo de la phrase circulant dans l'entre-mots de l'écoute. C'est fou. C'est douloureux. Mais quand on sent se rapprocher l'instant sacré du bip-bip (à quartz), on est un tout petit peu content sans en faire un plat : la suite est là, la quête repart à zéro comme si l'on n'avait jamais écrit un seul livre. » Ou : « Les trente premières pages de la Rénov<sup>3</sup> que j'avais retravaillées à mort tiennent le coup. Ensuite il faut gommer, émincer, tendre, creuser jusqu'à trouver la juste vibration — impalpable. Tu sais ça mille fois mieux que moi : cet instant où tu te redresses en scrutant le manuscrit avec une espèce de tendresse animale et tu lui dis (sans dire) : voilà, tu as compris, nous pouvons nous reposer ensemble. » Enfin le livre est là devant soi, accompli : « L'étrangeté de la détente, à la minute précise où le manuscrit se boucle, tient du prodige. Ce n'est ni physique, ni mental, c'est un curieux mélange de toutes nos énergies brusquement obligées de collaborer, de se fondre, afin de redécouvrir un équilibre longtemps mis à mal. »

1. D. Rolin, *La Rénovation*, Gallimard, 1998.

2. *Ibid.*

3. *La Rénovation*.

Dernière étape, la remise du manuscrit à l'éditeur : « Le geste a lieu. La réaction profonde du geste ne se déclare qu'après coup sans qu'on ait même jugé nécessaire de s'y préparer. En fait, on donne un morceau important de soi-même comme s'il s'agissait seulement d'une page de journal. Et puis on rentre à la maison, on fait les mêmes petits rituels de chaque jour, et voilà que, soudain, on découvre qu'on vous a tranché du corps un gros bout de viande. » Le manuscrit à peine disparu dans les rouages de la fabrication éditoriale, la machine à écrire se remet en route après un court moment de flottement car « l'écrivain qui cesse de travailler est foutu<sup>1</sup> ».

Aimer, écrire, la vie n'a plus qu'à suivre son cours entre ces deux rivages. « Bondir dans notre élément d'axiome. » Tout le reste est désormais sans objet. La famille d'abord, sa fille Christine et son mari Pierre chez qui elle s'efforce de passer quelques jours à la campagne en comptant le temps qui la sépare de son « Veineux », l'appartement de la rue de Verneuil où l'attend Jim. Le social surtout, « la marmite sociale », s'efface avec le reste, finies, les mondanités, les interviews, les réunions de l'Académie<sup>2</sup>, les rencontres qui distraient de l'essentiel. « Au fond c'est ça l'amour : un retrait ivre dans la marge, à l'abri des piliers, à l'intérieur d'un jardin entièrement clos. » Les voilà ensemble rejoignant la planète du silence, « l'amour que rien ne dérange ». « Oui, tu m'envoies des morceaux de ton silence, et je les prends. Je les absorbe et me roule sur eux. Il semblerait que nous soyons les seuls humains à sentir le génie de se taire à deux. »

Bientôt, on n'entend plus que le crissement de la plume sur le papier. Elle a beau se remettre à l'ouvrage comme elle l'a

1. D. Rolin, *Le Futur immédiat*, Gallimard, 2002.

2. L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, où D. Rolin a été élue en 1988 au siège de Marguerite Yourcenar. À propos de cette institution, elle écrit (voir *infra* dans la lettre du 13 avril 1997) : « Ce n'est ni le purgatoire ni l'enfer, mais une sinistrose momifiée qui plonge plus bas encore. Ces gens ont perdu la voix des vivants qu'ils ont essayé d'être, en vain. Recuits dans leur échec d'écrivain, raidis de vanité prétentieuse, même plus amers, même pas résignés. Et pourtant fort gentils, bien habillés, mauvaise haleine, articulations desséchées au niveau des genoux. »

fait chaque jour, non, elle ne se sent plus capable d'écrire un livre de plus. Insensiblement, elle y renonce. *Lettre à Lise* sera donc le dernier. Il ne reste plus que les lettres, dont l'écriture quotidienne, comme la mémoire, se fait vacillante. « Et comme tu m'as dit aimer mes lettres, eh bien je les transforme en livres. Je retrouve ainsi, voluptueusement mais coupablement l'écrivain d'avant. » Des noms jusque-là inconnus se glissent entre les lignes, médecins, kinés, gardes-malade. La valse hésitante des mots et des phrases jusqu'à l'arrêt complet le 25 avril 2008 où elle lui envoie trois courtes lettres « pour un long adieu ». « Moi aussi je ne pense qu'à toi. Et je continue à respirer comme la plus belle femme du monde. » Ce sont ses derniers mots. Le mois suivant, elle fêtera ses 95 ans. Et lui, qui en a 71 : « Je pense à toi tout le temps, pain, frigo, tiroir aux médocs<sup>1</sup> ! » Ou : « Je t'interdis formellement de mourir<sup>2</sup>. » Il lui écrira encore plusieurs mois durant mais ses lettres resteront désormais sans réponse.

JEAN-LUC OUTERS

1. Lettre de Ph. Sollers du 23 avril 2008, *op. cit.*, p. 309.

2. Phrase prononcée par Ph. Sollers et citée par D. Rolin dans une lettre inédite du 8 août 2001.



## NOTE SUR L'ÉDITION

Parmi les 851 lettres écrites par Dominique Rolin à Philippe Sollers entre 1981 et 2008, nous avons choisi d'en publier 247, avec une totale liberté éditoriale. Les lettres écrites de 1983 à 1987 ont, hélas, été égarées par les hasards de la vie. Rappelons que cette correspondance unique qui totalise des milliers de lettres a été acquise par la Fondation Roi Baudouin et est conservée à la Bibliothèque royale de Belgique, section des manuscrits, dirigée par Bernard Bousmanne, conservateur, assisté d'Ann Kelders. L'ensemble, qui sera, dans un proche avenir, disponible sur Internet, a été patiemment encodé par Jessica Pranger, Victoria Domingo-Valentim, Sabine Jaucot, Pascal Trousse et Jacques Ballieu. Que tous en soient vivement remerciés. Les coquilles, ratures, erreurs de date ont été corrigées. C'est Frans De Haes, éditeur des lettres de Philippe Sollers, 1958-1980, et 1981-2008, qui a méticuleusement rédigé les notes du présent volume. Par ce dernier ouvrage se clôt notre travail commun mené dans une amicale complicité.

J.-L. O.



LETTRES À PHILIPPE SOLLERS  
1981 - 2008



1981

1

Paris

Samedi 11 avril 1981  
10 heures

Splendadoramour (joli, hein ? tout neuf !)

J'ai superbement dormi. Le dîner prévu au-dehors s'est trouvé décommandé vers 19 heures 30 et reporté à mercredi prochain. Joie d'avoir en perspective ma soirée de silence dans un Verneuil qui déjà commence à t'attendre. Ma solitude, bourrée de toi, est d'une succulence invraisemblable, un luxe que tu es seul à comprendre. Après mon excellent frugal repas, je me suis couchée avec le tome 2 de la correspondance de Baudelaire et j'ai lu tard, passionnément et minutieusement. Le merveilleux travail d'annotations de Pichois<sup>1</sup> fait fourmiller tout le ciel de cette époque, si peu différente de la nôtre dès qu'il s'agit de création. Les articles sur les Fleurs du mal, Les paradis artificiels sont d'une insanité incroyable. Le courage foudroyant de Baudelaire est comme le

1. Claude Pichois (1925-2004), universitaire français qui a réalisé l'édition des *Œuvres complètes* (2 tomes) et de la *Correspondance* (2 tomes) de Charles Baudelaire dans la Bibliothèque de la Pléiade. Dans la même collection chez Gallimard il a assuré, avec Jean Guillaume, l'édition des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval (3 tomes).

tien, avec les mêmes vertiges d'angoisse et de certitude, les mêmes délires froids, les mêmes fureurs.

Il a plu à seaux toute la nuit, je me suis levée à 5 heures et demie et j'ai bien travaillé (page 181)<sup>1</sup>. L'air est gorgé d'une mouillure bleue et chaude, il fera peut-être beau dans la journée. Lumbago. Algipan. Mais ta loutre est formidablement heureuse, malgré sa terreur d'avoir, au fond, raté mon coup d'écrivain. Très, très petit talent maladroit, j'avance en pleine terre en agitant mes moignons. Rien de grand, rien de tranchant, rien de véritablement ouvert... Quelle connerie d'être une femme, amour chéri.

L'écoute interne de Paradis continue, bizarrement liée aux centres nerveux dans la tête. Expérience tout à fait éblouissante parce que enfermée et se déroulant par cercles clos. Tu m'en passeras une cassette dès ton retour, j'aimerais creuser ce genre de lecture, faite pour donner des yeux aux aveugles de naissance<sup>2</sup>. Je t'aime immensément, je me serre contre toi, je n'ai chaud que par toi, mon.

Ton  
Shamouth

## 2

Paris

Jeudi 9 juillet 1981  
17 heures

Mon splendamour chéri, je voulais t'écrire dès ce matin, mais cela n'a pas été possible : le travail n'a pas débandé jusqu'à maintenant. Dès que nous nous quittons, c'est une autre histoire com-

1. D. Rolin travaille à son roman *Le Gâteau des morts*, qui paraîtra chez Denoël en 1982.

2. Elle écoute l'enregistrement de *Paradis* (tome I) sur cassettes : voir Philippe Sollers, *Paradis*, coffret avec sept cassettes audio, lecture : Ph. Sollers, réalisation : Michel Gheude et Philippe Berling, Bruxelles, éd. du Purgatoire. Le coffret paraîtra en 1982.

mune qui commence, mue par un moteur ne servant qu'à ça : faire le point, soutenir la distance, être à la fois ici et là, l'œil gauche est fixé sur mon Verneuil, l'œil droit t'a suivi en train, en voiture, et maintenant il est dans le motel<sup>1</sup> où tu viens de disposer tes cahiers, notes et manuscrits, et ça va continuer ainsi jusqu'à ton retour. Je suis atteinte, comme Sartre, de strabisme divergent. Mais c'est dans mon cas une question de survie. Que je te le dise immédiatement, mon merveilleux chéri, en ce premier soir sans toi : jamais je ne me suis sentie aussi heureuse, aussi joyeuse joyeuse, aussi fière de nous. Ça ronronne ferme là-dedans (ici je me frappe le front du bout de l'index, toc-toc) et mon temps va se planifier jusqu'au 17 août sur ce modèle-là, je le veux, il le faut, je le peux. Terminé mon papier sur Nimier<sup>2</sup>. Commence demain ma lecture de Calaferte avec notes<sup>3</sup>. Monceaux de manuscrits m'attendent chez Gallimard, tout le monde part en vacances, alors on se soulage et c'est très bien ainsi. Je ne serai libre de penser à mon futur manuscrit que dans un bon mois. Que tu aimes Le Gâteau m'a bouleversée de plaisir et de paix. Je comprends enfin, je sens, je sais qu'il ne faut pas se presser, laisser monter la bonne vague en train de se former quelque part à l'horizon, sous notre ciel à deux. Bienamour, joie de savoir que le sel est partout pour toi : tu le goûtes, tu le respirez, tu t'y roules, tu le fous dans Paradis. Un terrible orage se prépare, on croirait du théâtre avec des détonations sèches de 22 long rifle. Merci d'être, tu sais ! jamais je ne te le dirai assez. J'écrirai un vrai roman d'amour, bientôt. Je me serre de toutes mes forces contre toi, je t'adore, je suis ta

PF<sup>4</sup>

Ceci ne sera posté que demain vendredi.

1. Le pavillon dans le jardin du Martray (île de Ré) où Sollers écrit.
2. D. Rolin, « Etcaetera ou le jeune homme pressé », in *Cahiers Nimier*, hiver 1983-printemps 1984, p. 119-129.
3. D. Rolin, « Calaferte », in *Le Magazine littéraire*, septembre 1981, n° 176, p. 57-58.
4. « Petite Femme. » Certains de ces sigles du code amoureux sont déchiffrables, d'autres non.

Paris

Dimanche 12 juillet 1981

7 heures 30

Mon amour,

Je me suis levée à 5 heures, j'ai mis en train mon Calaferte que j'interromps par fringale de t'écrire. Si je m'écoutais, je ne ferais que ça : je vis dans une véritable saoulerie d'amour, qu'approfondit le silence inouï de la ville. Me pencher à la fenêtre et regarder le sillon nu de ma rue, c'est comme si je perdais ma tête dans la pensée de toi, exaltante, battante, ravissante au sens étymologique du terme. Il n'y a pas une seconde qui ne soit ainsi comme une pierre précieuse montée sur or, absorbant les moindres nuances du jour et de la nuit. Ton spontamour<sup>1</sup> d'hier était génial, comme je l'ai dit : tu as surgi comme un diamant dans le noir où me guettait l'angoisse fibreuse, inarrachable, qui se permet de prendre feu dès que je m'endors. Ma fenêtre est ouverte, il fait gris, très doux, et le ballet haut des hirondelles trace des fusées d'écriture sifflante du plus extraordinaire effet. C'est pour le moment l'unique témoignage de vie. Le rien du dehors est d'une vertigineuse bonté. Et cela colle à mon bonheur de toi.

Tennis : bonne idée, mais fais attention à la violence de ce sport qui pourrait te fatiguer le cœur, si tu vas trop loin. La dépense réclamée par ton Paradis est déjà énorme sur le plan du battement, le moteur est entièrement requis sans que tu t'en doutes. Ménage-le donc, ce merveilleux organe à chefs-d'œuvre. Je pense à ton Picasso, qui m'ébranle et me stimule<sup>2</sup>. Tes textes me donnent la fièvre et je ne peux m'en guérir qu'en travail-

1. Les coups de fil de Sollers depuis l'île de Ré sont appelés des « spontamours », « spontanés » ou, en abréviation, des « spont' ». Les lettres seront désignées plus tard par le terme « bouches » ou « bonnes bouches ».

2. Ph. Sollers a écrit plusieurs textes sur Picasso. Il est question ici de « De la virilité considérée comme un des beaux-arts », paru d'abord dans *Art Press* en 1981 et repris ensuite dans *Théorie des exceptions*, Gallimard, coll. « Folio essais », 1986, p. 150-158.



lant de mon côté, à mon niveau de tortue à belle carapace, d'allure lente et bornée. Ah si, il y a les cloches pour les premières messes ! Venise entre dans mes oreilles et se transforme en hirondelle intérieure, folle de t'aimer et d'être aimée de toi. À ce soir, mon splendamour chéri, maintenant tu es heureux d'être dans ton île, non ? et surtout en équilibre sur le mince ruban de terre où personne, en fait, ne peut s'arrêter. Je suis complètement enfouie sous tes omoplates. Je travaille dans ton dos, je t'aime.

Ton  
PV

Voilà la pluie torrentielle !

Lundi 13, 9 heures 30 : ta lettre de samedi n'est pas arrivée encore, et c'est normal. Pluie, froid, ma lampe intérieure (toi) donne son éclat, sa chaleur, je suis fantastiquement heureux. À ce soir, mon !

#### 4

Paris

Lundi 13 juillet 1981  
16 heures 30

Mon splendadoramour,

Chaque fois que je m'attable pour t'écrire, j'ai faim comme avant notre steack tartare du Undi. Pour un peu j'en saliverais de plaisir, même si ma lettre n'est pas à la hauteur de l'appétit. J'aimerais t'écrire des choses fantastiques, rares, fortes, et total je suis là à laisser couler mon pipi de souris bleu washable Parker sans intérêt... J'ai merveilleusement bien dormi sous le bruit d'une averse folle, à croire que le toit de la maison s'effondrait. Froid vif et gris ce matin, ça paraît s'arranger maintenant. Mais je suis dans mon rayon de Sollers, moi, j'ai toujours chaud, le silence est bon. Paris désert est beau, l'horrible espèce est belle à

travers mon bonheur de toi, qui n'a jamais été aussi éclatant. Mon Calaferte avance, ainsi que la lecture d'un paquet de manuscrits. Je me refuse à penser déjà à l'après-gâteau, je crois que le flottement a des avantages et travaille pour moi sous l'insouciance, le vide, l'abrutissement. Le nouveau manuscrit commencera, comme tu me le disais, à Venise-à-deux. Les journées, mon merveilleux chéri, sont des overdoses de silence, tu ne connais pas ça, toi, dès que tu es ici ou là, tu deviens un centre, le moyeu d'une roue de paroles. Dans mon cas, le retrait est total, d'un mutisme à coups de marteau qui me fait jubiler. À part les trois minutes au téléphone avec toi : rien, les hirondelles seules très haut, des pas dans la rue, quelques échos de voix que l'air disperse, point à la ligne. Non, mon, je ne m'ennuie pas une seconde, au contraire, je suis en état de lévitation quasi divine, tu es le berceau total, incurvé comme il faut, et je m'y balance et tu es là constamment pour me pousser à vivre... « L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir ; il porte avec lui l'immensité... Asseyez-vous sur le tronc de l'arbre abattu au fond des bois : si dans l'oubli profond de vous-même, dans votre immobilité, dans votre silence vous ne trouvez pas l'infini, il est inutile de vous égarer aux rivages du Gange. » MOT. p. 923. Tome 2<sup>1</sup>. L'infini, mon amour, tu me le donnes à tout instant. 19 heures 30 : nous nous sommes parlé. Je suis heureux, le soir commence à brunir déjà, je vais lire encore un peu, puis me coucher en t'adorant.

Ta  
PF

P. S. Mardi, 8 heures du matin : merci, spontamour, et bonne journée !

1. *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand (Bibliothèque de la Pléiade).

Paris

Mercredi 15 juillet 1981  
17 heures

Amour chéri,

De plus en plus intéressant, vraiment, de s'enfoncer dans un silence extravagant... Je n'ai pas le temps de penser déjà à mon vrai travail mais j'ai l'impression duveteuse que des choses se passent au niveau de l'inconscient, ça tourne, ça s'éloigne, ça revient, ça me traverse vivement pour s'éloigner de nouveau : le fait de me taire comme on s'enivre est, semble-t-il, l'apport numéro un du phénomène. Cette nuée extrêmement douce, jointe à ma pensée incessante de toi, me donne un incroyable bonheur. Dès que je serai débarrassée du trop-plein de mes lectures, je sentirai s'ouvrir et se fendre l'espace. Je paierais des milliards pour écrire un beau livre encore, tu sais, mon ! Déposé mon Gâteau sur le bureau de Blanchard<sup>1</sup> rentré de vacances. Expédié ton mandat. Regardé par la fenêtre si tu n'allais pas surgir en cabriolant. Mon désir de toi est si fort que je suis au bord de l'hallucination : tu approches, tu me fais signe, tu montes avec une légèreté qui n'appartient qu'à toi, j'ouvre avant que tu aies mis la clé dans la serrure, nous sommes dans les bras l'un de l'autre et tu ne me quittes plus. 17 heures 30 : enfin ta première lettre (de samedi) m'arrive à l'instant ! Je suis fou de joie. Et furieux de n'avoir pas pensé à regarder gâteau dans le dictionnaire ! Ma bêtise est si profonde qu'elle va jusqu'à me surprendre moi-même ! Je suis un comble. La définition m'enchanté et je me demande si je ne vais pas m'en servir dans le futur manuscrit comme une sorte de fil de la Vierge emporté par une abeille : l'après-mort est peut-être un rayon doré de miel, qui sait ? Oui,

1. Albert Blanchard, collaborateur aux Éditions Denoël et Gallimard. Il est question du manuscrit du roman *Le Gâteau des morts*, qui paraîtra chez Denoël en 1982. « Votre livre est le plus accompli, le plus fort », confiera-t-il après lecture à D. Rolin (journal de D.R., 21 juillet 1981).

1980-81. Tu sens aussi l'envol, hein ? et le passage dans un merveilleux « ailleurs » fait pour nous. Venise est le portail. Oh travaille bien à ton splendide Paradis 2<sup>1</sup>, j'aime tout ce qui sort de ton stylo à plume d'or, tu m'émeus aux larmes, mon amour chéri (meû-eû-eû). Trêve de sensiblerie. Soyons un homme ! Je te couvre de baisers et me serre dans ta poche.

Ton Lebijou

P. S. Jeudi 16, 6 heures du matin : je relis ta lettre et je suis tout bouleversé. Jamais je ne te dirai assez comme je t'aime.

Oui, au travail ! Abeille  
P. P. S. Alors là ! 9 heures : délugeamour ! tes trois lettres à la fois : 13, 15 juillet + celle du chèque.  
Te répondrai mieux ce soir.

## 6

Paris

Vendredi 17 juillet 1981  
16 heures

Mon cœur,

Le miracle continue : je suis bien dans mon attente de toi et ses repères, le silence est d'une profondeur qui semble démultiplier la lumière, j'ai l'impression de vivre dans la forêt de pendoques de cristal d'un lustre que tu aurais rendu magique. C'est la première année que je respire de cette manière-là, comblée par ta pensée, ta voix et ta lettre de chaque jour. Oh mon ! c'est bon d'être, je veux dire d'être à toi, et de pouvoir t'admirer et t'aimer dans tous les sens, à tous les niveaux... Presque terminé mon papier sur Calaferte, je me suis donné un mal fou mais ça

1. Ph. Sollers, *Paradis II*. Le volume paraîtra chez Gallimard en 1986.

tient, je crois. Et l'exercice en soi est une excellente discipline d'écriture. Quoi de plus merveilleux que ce brassage des mots, semblable à une marée qui monte et descend, déferle, crache, se creuse, donne et reprend, quelle correction on leur inflige à ces malheureux. Tout écrivain est en fait la bête noire du langage, le monstre dérangeur, l'empêcheur de tourner en rond. Alors il faut comprendre, admettre son extraordinaire résistance. Laisse-moi dormir, dit le langage à l'écrivain qui répond : je te battraï à mort, c'est mon destin.

Joli spectacle depuis ma fenêtre à 6 heures du matin : sur le seuil de la pharmacie, deux clochards, un assis, un debout. Un transistor caché dans un sac de plastique diffusant les nouvelles : le conseil des Ministres, Pierre Mauroy, le pape, Lourdes, Ottawa, le Tour de France, la Pologne, Israël, etc. etc., discours monocorde montant en spirale dans le gris de l'aube, entre les façades dormantes, et les deux hommes regardant s'écouler invisiblement ce journal où défilaient les trois quarts de la planète, observant une espèce de recueillement magique, magistral dans la mesure où la voix du speaker semblait sortir en direct de leur pauvre corps. Cela fut un moment extraordinaire, tu sais, immobile et grouillant à la fois, tellement solitaire : j'étais sûrement la seule à capter tout ça.

18 heures 15 : ta lettre à l'instant. Ce que tu me dis de Picasso est splendide, et ton petit Arlequin est parfait, quoi que tu dises ! Il faudrait peut-être que tu songes à un grand texte, qui serait relié fortement à tes Paradis et leurs mouvements de déchirures contrastées. Que tu sentes Picasso avec une violence aussi soudaine, éclairante, prouve que quelque chose de très étrange est en train de se passer sur le plan de ton travail : défoncements, cassures en perspectives, empilements.

Samedi 13 heures 30 : ta lettre n'est pas arrivée. Reuzman konsparl, nadoré, sinon ce serait mortel. Je te serre et t'embrasse, je suis ton

Millepattes

1. Voir, pour ce dessin, Ph. Sollers, « lettre du 16 juillet 1981 », dans *Lettres à Dominique Rolin, 1981-2008*, Gallimard, 2019, p. 27.

Paris

Dimanche 19 juillet 1981  
13 heures 30

Mon amour tellement chéri,

Mon Verneuil est de plus en plus le cloître entre les murs duquel penser à toi c'est prier, adorer en silence, travailler, dormir, manger, selon un rite d'une époustouflante régularité. Au fond c'est ça l'amour : un retrait ivre dans la marge, à l'abri des piliers, à l'intérieur d'un jardin entièrement clos. L'hallucination est si vraie qu'à certains moments, quand j'ouvre la fenêtre, j' imagine trouver le patio verdoyant de la petite église-école, tu sais, voisine des Gesuati. Au lieu du croisement des rues je verrai des palmiers, des figuiers, des catalpas et je n'aurai qu'un pas à faire pour y descendre. Je serais tout à fait heureuse et calme si le malheur de Christine ne m'ébranlait pas<sup>1</sup>. On voudrait croire que chaque être a droit en toute justice à sa petite dose de bonheur, de confiance et de foi, et ce n'est pas le cas. Ma fille est sensible, fidèle, capable des plus grandes disciplines, elle mérite autant qu'une autre de trouver un équilibre d'amour. Pourquoi n'y arrive-t-elle pas ? La nuit, je me réveille et suis soudain déchirée par une telle question. Le « je-t'ai-tu-m'as » que nous avons, toi et moi, si splendidement réussi n'est pas à la portée de n'importe qui. Alors je pense violemment à la merveille de notre trésor, mon, et j'ai envie de me signer comme tu peux le faire, toi, aux Gesuati. Avoir été « baptisée à Saint-Sulpice » est un manque affreux<sup>2</sup>. Passons. Rencontré il y a trois jours Jean O'Neill<sup>3</sup> qui se plaignait de n'avoir pas aussi mon manuscrit en lecture. Je suis allée le déposer sur son bureau, il avait l'intention de le

1. Christine Mottart, née en 1938, fille de D. Rolin et d'Hubert Mottart.

2. Baptême qui n'eut pas lieu mais qui fut inventé par la très jeune D. Rolin pour échapper aux critiques de ses condisciples catholiques à Bruxelles. Ce « Saint-Sulpice » les faisait rire... Son vrai baptême aura lieu à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris, le 23 octobre 1986.

3. Éditeur chez Denoël.

lire pendant le week-end. Pas de réaction encore d'Albert Blanchard. Curieusement, je me sens hors d'atteinte cette fois. Tu me protèges, blottie en toi, le monde est loin, loin, anodin comme une vapeur. Figure-toi que je lis maintenant avec passion l'index des noms propres des MOT<sup>1</sup> page 1194, à Augustin (saint) ; citation du Génie : « Augustin et Jérôme appartiennent aux temps modernes... Le christianisme... a créé des hommes de rêverie, de tristesse, de dégoût, d'inquiétude, de passion, qui n'ont de refuge que dans l'éternité. » N'est-ce pas admirable ?

Lundi 10 heures : toujours rien au courrier, mon merveilleux chéri, je me languis de tes belles petites lettres. Je t'aime à la folie, je suis ta

Loutre

## 8

Paris

Lundi 27 juillet 1981  
16 heures 30

Mon amour chéri,

ton passage ici est un rêve en paraphe, je me tâte, je me surprends à dire « est-il vraiment venu ? avons-nous eu ce quatre-heures exquis, puis ce merveilleux Imanche ? et ce petit déjeuner de ce matin tout chaud-doré a-t-il eu lieu réellement ? », d'autant plus que je me suis recouchée ensuite et j'ai dormi jusqu'à 9 heures, à peine tirée de mon douzième sous-sol par ton dernier spontané.

La vie avec toi est ainsi, hors temps, depuis toujours. Chaque seconde est un plein d'inépuisable bonheur d'être, pas de début, pas de fin, à part cette vibration musicale qui me porte à travers la vie... Mais maintenant que je lis Bossuet, je suis obligée de me poser des questions sur mes rapports avec Dieu.

1. *Mémoires d'outre-tombe.*

Ne suis-je pas à ranger parmi les grands monstres inconscients qui n'ont jamais deviné qu'ils vivaient païennement, sinon dans le mal ? Comment répondrais-tu à ça si je te questionnais ? je n'en ferai rien, bien sûr, car je tiens à demeurer dans ma fissure d'immoralité puisque j'y existe sans remords. Dis-moi si l'on peut concilier d'aussi affreuses contradictions, ça tu peux me faire à ce propos un laïus bref, irréfutable, qui me rassurera sur mon être.

Amour aimé, j'ai été si comblée par ce week-end que je ne pouvais pas ne pas retrouver mes lunettes, oubliées comme je le pensais chez Denoël. Elles m'y attendaient, j'ai failli les embrasser, ces yeux transparents bourrés de nos images de Venise, de mes livres, de toi-moi. Porté mon article sur Calaferte au Magazine, Brochier charmant<sup>1</sup>, Paris tout nu, orageux et gris, venteux. J'aime te savoir dans la rumeur des vagues au-delà de tes arbres. Tu es beau, tu es la splendeur même. Tu as écrit Paradis, et Paradis t'a fait naître. Jamais tu n'as été aussi concis dans ta forme, ton travail, ta parole, tes gestes.

20 heures : ton appel entretemps, homme ! C'est toi qui m'as rendue « adorable » — ça vient de loin !

Mardi, 7 heures 30 : levée il y a une heure et demie, déjeuné, pris mon bain. Enfin une journée splendide, ce qui s'appelle splendide. Je t'aime, je me serre contre toi, je suis

Madame Lebijou

1. Le critique Jean-Jacques Brochier (1937-2004) fut rédacteur en chef du *Magazine littéraire* de 1968 à 2002.



Paris

Mardi 28 juillet 1981  
20 heures

Mon cher, cher amour. Bizarrement le rêve du week-end continue : tu as beau être retourné dans ton île, tu laisses ici une part de toi, un sillage lumineux de comète sur la queue de laquelle je suis installée à califourchon. Je ne me suis pas réellement remise encore au travail, mais j'ai la sourde impression que c'est plutôt le travail qui se remet à moi. Des touches légères, latérales, insistantes, m'atteignent et me poussent avec précaution, et je les laisse faire en prenant des notes au passage, très brèves, sans développement. Ainsi je commence à entrevoir ce que pourrait être la structure du livre à venir. J'aimerais maintenant trouver un bon titre, ce serait le nœud d'amarrage. Il faudra que tu m'aides dans ce sens, une fois de plus. Un titre, c'est important comme une étoile, une pierre, un porche d'église, mettons les Gesuati. Le titre est un corps courbe et voûté sous lequel on passe et qui vous introduit dans un nouveau royaume d'écriture. Restent la stupeur et les ténèbres à explorer, bien sûr, mais le titre resté en arrière dans sa construction d'ouverture est un appui, une garantie, tu vois ce que je veux dire, amor mio ?

Croisé Pierre Nora<sup>1</sup> tout à l'heure qui s'arrête pile, me disant : « vous êtes belle, belle, c'est incroyable, vous êtes rayonnante » et j'avais envie de lui crier que c'était vrai parce que je me chauffe à l'énergie Sollers, plus forte que tout, plus haute que tout, et musicale, et parfumée, et savoureuse, et pleine d'éclats de Paradis. Journée splendide, vraiment. Le Veineux<sup>2</sup> est tout chaud de ton passage. Je vais monter m'étendre sur le lit magique et me

1. Pierre Nora, né en 1931, est historien et membre de l'Académie française. Il dirige chez Gallimard les collections « Bibliothèque des histoires » et « Bibliothèque des sciences humaines ». Depuis 1980 il dirige en outre la revue *Le Débat*, également chez Gallimard.

2. Rappelons que « le Veineux » désigne l'appartement parisien de D. Rolin, au 36 rue de Verneuil.

serrer en pensée contre toi. Puis dormir. Puis me réveiller dans toi qui sens si bon. Chéri, je sens ton travail à distance, Paradis 2 sera plus fort encore, c'est sûr. À demain, mon cœur.

Mercredi 8 heures 30 : hier soir à la TV un film sur le prince Charles d'Angleterre, son éducation, ses châteaux (inouïs) dans des paysages (fantastiques) qui me font mieux comprendre encore ta passion pour l'Angleterre. Je t'embrasse, je t'aime à la folie.

Ton millepattes

## 10

Paris

Mercredi 29 juillet 1981  
17 heures

Amour chéri,

Ta voix à l'instant même, ta lettre arrivera un peu plus tard, séleuboneû total, le temps comme saisi dans un cristal, mon incessante pensée de toi étant le seul mouvement repérable dans la grande immobilité du jour... Je ne me suis pas encore sérieusement mise au manuscrit, mais les petites touches latérales continuent à se manifester avec de plus en plus de précision. Je découvre que je n'ai encore jamais rien dit vraiment : je suis restée sur les bords de tout, dans les franges d'écume des vagues. Après mon Gâteau, s'ouvrira l'exploration proprement dite entre Paris et Bruxelles, mon lieu ultime<sup>1</sup>. Ça va être passionnant et fantastique, enfin je le souhaite ainsi. Bossuet me plonge dans le bain : tu es génial, une fois de plus, pour m'avoir conseillé sa lecture maintenant. Donc j'ai regardé à la télévision tout le mariage princier dans cette sublime cathédrale Saint-Paul rebâtie en 1660 (justement l'époque de Bossuet) après un incendie ayant détruit l'édifice du Moyen Âge. Une lumière vieil or, vieux sable, vieux

1. Ce livre s'intitulera *La Voyageuse* et paraîtra chez Denoël en 1984.

marbre, trempant une architecture baroque d'une splendeur à faire pleurer, accusant le ridicule émouvant des assistants, surtout les femmes aux chapeaux gigantesques, presque toutes déguisées en langoustines de luxe. Humour discret de la famille royale. Haendel, chœurs, brusques gros plans sur les physionomies, quel admirable cirque commencé et terminé dehors, empanaché, trottant, rutilant au soleil, c'était comme un immense Tintoret déroulé, ondulant, soulevé, à la fois grave et cocasse, raide et fou, grandiose, joyeux.

18 heures : ta lettre, mon ! oui, la magie, oui, le bond de l'autre côté d'une toile extrafine filtrant ce qui nous dépasse et nous comprend. Respiration de l'indicible. C'est comme ça, dis-tu : c'est juste. Maintenant la chaleur, dont il va falloir se défendre aussi, exténuante. Je me resserre dans mon Veineux qui déjà t'attend. J'aime ton écriture.

Jeudi matin, 9 heures : à tout de suite, mon splendamour, j'ai magnifiquement dormi, il fait beau, je suis ta

Loutre

## 11

Paris

Jeudi 30 juillet 1981

17 heures 30

Mon adoramour, mon trésor chéri,

en même temps, presque, ta lettre et ta voix, ce qui produit sur le lac tout lisse de ma journée un bouleversement dont tu ne peux te faire une idée : c'est l'heure de la répétition en rafale du bonheur ; pouvoir t'aimer comme je t'aime, pouvoir être aimée de toi, à l'intérieur même de notre travail, il n'y a pas d'autre événement. Lecture de ta lettre : cinq minutes. Écoute de ta voix : trois minutes. Cinq plus trois égale huit, huit minutes recouvrant tout, le temps, l'espace, la mémoire, l'univers des autres, exaltant au contraire d'une façon prodigieuse la beauté de la solitude

qui d'heure en heure prend une légèreté, une diaprure, un parfum, une musique, c'est-à-dire devient un palais à travers lequel je me pavane comme une infante tout ce qu'il y a de plus vive. Oui, il faut que tu me répondes sur la question de la foi. C'est très sérieux. Tu sais que je me tiens moi-même à l'œil depuis toujours, que je suis tentée de me détester, de me situer à un niveau très bas. Alors ma rencontre avec ton Bossuet me trouble énormément. Je suis une pécheresse épouvantable et mon travail n'a rien fait pour me sauver du mal. Comment faire pour progresser ? Bossuet a ceci de terrible qu'il mure d'avance toute issue possible, à force de vous plonger la tête dans votre bac d'impureté, de doute, de lâcheté. Il vous enferme dans la prison qu'on se fait en naissant. Comment t'es-tu arrangé, toi, pour sortir de l'impasse ? Amour, je te pose toutes ces questions en riant d'un côté et en frissonnant de l'autre. De toutes façons il est trop tard pour moi. Ma seule sauvegarde : toi. Ma passion de toi est la foi par excellence peut-être ? Bossuet semble éluder le rare miracle d'amour entre un homme et une femme, d'où vient ? Mon mien chéri, merci pour tes mouettes, Lohengrin, Delacroix, Baudelaire, Saint-Sulpice, je les serre contre moi à travers toi.

Ton Renard

12

Paris

Mardi 4 août 1981  
17 heures 30

Mon splendadoré,

Tes lettres sont de plus en plus belles, de plus en plus bonnes, serrées sur le sens que nous avons voulu donner à notre vie, car il est évident que nous avons une seule vie pour deux. Je le sens à tout instant : l'influence filtrante de ton travail devient mon sang nourricier. Je lis tes lettres avec une attention microscopique je peux

dire. Et c'est toujours pour moi, comme il y a vingt-trois ans, le choc, le bonheur de pouvoir se dire en toute certitude : ça y est, ce mot-ci chante comme il faut, celui-là scintille, cet autre résonne, et cet autre encore remet en place le réseau entier des étoiles. Ma joie a deux longueurs d'onde, l'immédiate (verticale, comme tu me dis qu'il faut observer, vivre) et l'autre qui prend largement son temps pour m'investir, m'expliquer, me confirmer l'intuition première.

Dans tes carrés denses d'écriture, il n'y a jamais place pour une fausse note, ou même pas une fausse note, l'hésitation, le choix possible, la défaillance. Jamais. Tout est beau, vibrant, exact, profond. Mais non, mon cœur chéri, je n'exagère pas, pourquoi le ferais-je ? Mes capacités de jugement sont toujours d'une atroce froideur. Je t'aime et t'admire dans la terrible, atroce froideur d'une passion justifiée minute après minute. Ce matin : un peu travaillé. Repris la première des quinze pages qui m'ont été arrachées à Venise par désir fou de sortir du Gâteau. Je ne dois pas me presser, au contraire, je sais qu'il faut partir à la découverte d'un espace tout à fait étrange, l'après-espace, et cela va réclamer de ma part une prudence, une circonspection exemplaires. Chaleur excessive. Je suis allée à pied (et retour) jusqu'au magasin de la rue de Rennes à côté de la FNAC pour m'y acheter des bas. Je voudrais dompter ma mollesse, et je suis rentrée triomphante sur mes gros petits genoux. Mets-y ta main comme à l'heure du petit déjeuner, ils ont besoin de ton fluide pour me remettre d'aplomb. Il y a dix minutes : ta lettre, ton coup de fil, séleubôneû.

Mercredi matin, 8 heures : dans le panégyrique de l'apôtre saint Paul<sup>1</sup> : « ... la foi commence par l'ouïe... ». Celui de saint Joseph est également d'une sublimité déchirante<sup>2</sup>. Merci, mon, d'être. Je t'embrasse, je t'adore.

Ton  
Shamouth

1. Bossuet, « Panégyrique de l'apôtre saint Paul », in *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 349-369.

2. *Ibid.*, p. 327-348.

Paris

Vendredi 7 août 1981  
17 heures 45

Mon merveilleux chéri,

À propos de la foi, tu ne réponds pas vraiment à ma question<sup>1</sup>, celle-ci provoquée par ce singulier remue-méninges des derniers temps. Cela a commencé déjà à l'instant de la traversée rituelle du soir des Gesuati. Le fait que tu puisses, toi, tremper ta main dans le bénitier alors que moi je ne le peux pas, cela m'a terriblement touchée. On a beau avoir été baptisée païennement à Saint-Sulpice, on n'est pas dépourvue d'une certaine « âme ». Dans ma lettre postée cette après-midi, je t'explique ceci : la lecture de Chateaubriand et plus encore Bossuet me ramène à l'élan informel mais fantastiquement sacré qui m'entraînait dans l'enfance vers ce quelque chose qu'on ne peut atteindre qu'en croyant. Mais que signifie croire en fait ? À partir de quel seuil se trouve-t-on pris dans la croyance ? Et comment admettre d'ailleurs qu'il puisse y avoir un seuil, c'est-à-dire rien avant et tout après, dès qu'on est précisément de l'autre côté ? Je pense qu'il faut que j'écrive mon livre, comme ça, en taupe aveugle creusant son terrain, tantôt descendant à la verticale de son instinct, tantôt se traçant un chemin horizontal aussi net qu'un vol d'oiseau. Toujours pas de titre. Penses-y pour moi, mon nadoré, ça me rendrait un furieux service. Peut-être le trouverai-je dans Bossuet ? Il y a de ces images en fulgurations de mots comme on n'oserait pas le rêver. La souveraine logique d'une pensée trempe en plein dans la poésie — et le mot poésie est faible. C'est ce qui se passe pour toi dans tes Paradis : la fusion entre la splendeur du verbe et la splendeur de l'esprit provoque un tel miracle, je ne vois pas beaucoup d'accidents prodigieux qui te soient comparables, à l'exception de nos grands chéris tels que Bossuet,

1. Voir la réponse de Ph. Sollers dans sa lettre du 8 août 1981, in *Lettres à Dominique Rolin, 1981-2008, op. cit.*, p. 30-31.

Chateaubriand, Baudelaire, Edgar Poe, et quelques autres. Je t'ai eu au téléphone. Tu es gai, mon Shamour, je t'aime aussi pour ça, passionnément.

Samedi matin : en relisant ta lettre à l'instant, je comprends mieux ce que tu m'expliques. Souvent je suis obligée de passer par un décalage de temps plus ou moins long quand je te lis. Le sens profond de tes parfaits petits textes n'est saisi par moi qu'après coup, et le mot coup est à prendre ici au sens propre. Il n'y a jamais la moindre indécision dans les termes chez toi. L'indécision provient du lecteur, obligé de s'acclimater à ta gravure. Merci d'être, mon amour, j'ai bien travaillé ce matin, et je t'aime.

Ton  
Renard

## 14

Paris

Lundi 10 août 1981  
18 heures

Mon amour chéri,

Délicieux coup de théâtre à l'instant même, c'est-à-dire une heure après ta voix — : tes deux lettres, celle de vendredi, celle de samedi, et j'en sors une fois de plus bouleversée par tout ce que tu dis de beau et de bon. Tu as raison, ces prières sont sublimes, avec ce ton d'extrême économie dans la pudeur des mots laissant l'espace entier à la fureur du sens. Je les connaissais par cœur, bien entendu, quand j'étais petite dans cette école religieuse d'où mon père m'avait retirée brutalement du jour au lendemain<sup>1</sup> (ce dont, en fait, je ne me suis jamais remise), je les

1. Il s'agit de l'École des Sœurs françaises, avenue Montjoie à Bruxelles, où ses parents avaient inscrit la petite Dominique. Elle se montra vite passionnée par le rite et les prières catholiques qu'elle ignorait et dont elle était exclue, n'étant pas baptisée.

entendais se répéter autour de moi avec cet affreux sentiment prémonitoire d'être un enfant exclu, écarté, impur d'une certaine manière. Alors Bossuet aujourd'hui, que tu m'as littéralement et génialement fourré entre les mains, c'est l'écluse soudain grande ouverte, c'est la cataracte qui m'aveugle et m'étouffe et m'entraîne dans son mouvement immense. Comme je te le disais, bizarrement j'ai l'impression de me rejoindre, de redevenir un enfant avide et plein de merveilles. Dans ma lettre d'aujourd'hui, je t'ai copié un grand bout du panégyrique de sainte Catherine ainsi qu'une phrase citée dans les notes, extraite d'une autre œuvre, Méditations sur l'Évangile, la Cène<sup>1</sup>. Je suis heureux, mon chéri, comme jamais. J'entrerai dans Venise cette fois-ci d'une tout autre manière, j'imagine que très mystérieusement tu m'as refilé un droit divin, un privilège que je finirai par mériter peut-être. Je suis heureux. Le clochard est là tous les matins, son copain n'est pas venu, il consultait l'heure sur sa montre-bracelet, son seul objet de luxe humain, et regardait en direction de la Seine. Il a un peu tripoté son minuscule transistor avant de le fourrer dans sa poche, pas n'importe laquelle, ah mais ! il s'est allumé une Gitane, a repris son grand sac en plastique, puis est parti avec sa démarche de Charlot-pieds plats, tout seul. Ce que la vie peut être belle, dis !

Mardi matin : beau temps revenu. J'ai bien travaillé. Mon adoration pour toi est toute lustrée, arrosée d'étincelles. Je me serre.

Ton millepattes

---

Cette situation la rendait de plus en plus jalouse de ses condisciples. Un prêtre ayant prétendu devant Jean Rolin que sa fille était « faite pour nous », le père de Dominique, furieux, la retira de l'établissement religieux et l'inscrivit du jour au lendemain à la très laïque École de Dachsbeck, rue de la Paille, à Bruxelles. Pour cet incident, voir F. De Haes, *Les Pas de la voyageuse. Dominique Rolin*, Bruxelles, Luc Pire/AML, 2008, p. 23.

1. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*. Édition critique, avec introduction, texte et variantes par M. Dréano, Vrin, 1966. Un chapitre intitulé « La Cène » fait partie de cet ouvrage.



Paris

Jeudi 13 août 1981  
17 heures 30

Mon amour chéri,

Une bizarre impression me vient à force de vivre dans ce miraculeux silence : d'être arrachée au temps, plongée dans un espace sans limites étonnamment plane, léger, et j'y suis bien, en attente de ta voix, de tes lettres, de ton retour. Il me semble que la lecture de Bossuet entre pour beaucoup dans cet étrange climat de lumineuse a-pesanteur, et c'est encore à toi que je dois mon nouveau bonheur. Nos mille petites possessions intimes, celles qui nous permettent de vivre en équilibre à travers la débâcle universelle, trouvent une solidité inattendue, précieuse, plus consciemment et consciencieusement honorées par moi. En fait, amour, je m'éveille, ni plus ni moins. Il faudrait que je coche dans Bossuet, à chaque page presque, les paragraphes splendides. Sa voix est un véritable tonnerre, et sa façon de traiter les mots, de donner un corps aux phrases, est constamment redoublée par un écho de cathédrale. À croire que l'art baroque entier est né pour lui, à travers lui, comme un énorme ornement de pensée. Quelle merveille, qui coupe les jambes ! Je ne me reconnais plus. Tu devrais m'entendre pousser des oh et des ah de plaisir. Mon bienamour, je viens de t'avoir au téléphone, et voilà la merveille fondamentale, le chant qui ne s'arrête jamais. Nous aurons un Venise plus superbe encore. Je te sens heureux dans ton travail. Paradis 2 sera sûrement l'explosion de Paradis, je le sais à chaque minute au fond de chacun de mes neurones (c'est bien ça, hein ?) Ou bien est-ce « neutrons » ?

Il fait beau, très chaud, je suis à la page 10<sup>1</sup>, je t'aime follement, je tourne autour de toi comme une mouette, là, juste maintenant, m'as-tu reconnue ? Vendredi 10 heures 30 : ta lettre

1. Le début du manuscrit de *La Voyageuse*.

est arrivée. J'ai eu un fou rire en te voyant soudain conquis par ÊTRE, après l'avoir vivement rejeté. Je me méfie. Attendons.

Panégyrique de saint Sulpice, p. 533 : « Simplicité ecclésiastique. Un dépouillement intérieur, qui par une sainte circoncision, opère au-dehors un retranchement affectif de toutes les superfluités. » Note, p. 1432 : Circoncision : « Dans le style mystique de l'Écriture, retranchement des mauvais penchants, amendement religieux<sup>1</sup>. » Je t'adore.

Tu as raison, rien ne presse. Pas dormi cette nuit. Levée tard. Pas écrit ma page. Fâchée contre moi. Patience. Moi aussi je veux écraser la balle sur les lignes. Yaencordebômomanpourseukisème.

Ta  
Tortue

1. Bossuet, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 533 et 1432.

1982

16

Paris

Samedi 3 avril 1982  
9 heures

Mon nadoramour chéri,

Je ne t'ai pas écrit hier, en effet, parce qu'étouffée par le trop-plein du travail ! Pardonne à ta tortue honteuse... Ce qui est curieux, c'est que mon Veineux est tellement rempli de toi que tu continues d'être là sans y être dans la réalité. Je me cogne à toi dans l'escalier, au creux du lit, à la cuisine. Quand je me mets au travail, je suis assise sur tes genoux et tes bras me serrent et je t'entends me parler à l'oreille. Hier soir en particulier, notre dredi<sup>1</sup> me tenait avec une telle force que j'ai dû m'empêcher de mettre le couvert pour le dîner. Je ne plaisante pas, tu le sais. Étrange moment hier matin avec ma sœur au téléphone : elle a lu mon livre et discutait à propos du passage vers un « autre côté » éventuel, et elle me raconte ceci : tante Nanette<sup>2</sup>, 90 ans, (sœur

1. Leurs jours de rencontre : lundi, vendredi...

2. « Nanette » : Madeleine Rolin, sœur de Jean (le père de D. Rolin), avait épousé le musicologue belge Charles Van den Borren. Leur fille Marianne, cousine et amie de Dominique, épousera le musicien américain Safford Cape. Voir F. De Haes, *Les Pas de la voyageuse*, *op. cit.*, p. 21.

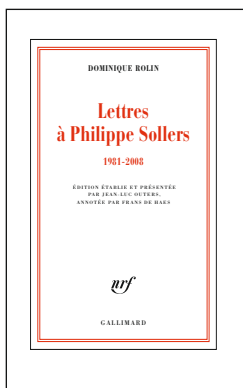
DOMINIQUE ROLIN

Lettres à Philippe Sollers

1981-2008

Cinquante ans, c'est la durée de cette correspondance amoureuse qui a commencé en 1958 et se poursuit sous le signe de « l'axiome », lien indéfectible entre amour et écriture, le lit et la page, surfaces lisses et blanches où déposer la passion et les mots. On assiste à deux œuvres en train de se faire, reliées par un canal souterrain. Ce n'est qu'en 2000, au cours de l'émission *Bouillon de culture* où Bernard Pivot a invité Dominique Rolin et Philippe Sollers, que leur amour, clandestin jusqu'alors, est révélé au grand jour.

La vie suit son cours. On n'entend plus que le crissement de la plume sur le papier. Tout le reste, famille et mondanités, est devenu sans objet. Mais Dominique Rolin a beau se remettre à l'ouvrage chaque jour, insensiblement, elle y renonce. Il n'y a plus que les lettres, dont l'écriture quotidienne se fait vacillante, jusqu'au 25 avril 2008 où elle écrit ces derniers mots : « Moi aussi je ne pense qu'à toi. Et je continue à respirer comme la plus belle femme du monde. »



**Lettres à Philippe Sollers**  
**1981 - 2008**  
**Dominique Rolin**

Cette édition électronique du livre  
*Lettres à Philippe Sollers 1981 - 2008* de Dominique Rolin  
a été réalisée le 12 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072893759 - Numéro d'édition : 365897).  
Code Sodis : U32349 - ISBN : 9782072893766.  
Numéro d'édition : 365898.